Fête de la Sainte Famille
Frère Patrick

Siracide 3,2…6,14 ; Colossiens 3,12-21 ; Luc 2,41-52

Dimanche 31 décembre 2006
Vézelay, Basilique Sainte Marie-Madeleine

Représentons-le nous, cet enfant.
Un garçon de douze ans.
Douze ans, l'apogée de l'enfance.
L'époque fugace d'une exceptionnelle et gracieuse maturité.
La candeur naïve des premières années n'est plus.
La raison se possède
et s'exerce à neuf, découvrant ses possibilités,
habitée encore d'une intuition infaillible de la vérité.
On aspire à connaître, à douze ans.
On n'est pas idéologue, à douze ans.
La volonté est ferme et droite, toujours sensible à la justice,
saisissant à vif la différence entre le bien et le mal.
On peut être héroïque, à douze ans,
dans une merveilleuse méconnaissance de sa vertu.
Pureté et humilité sont là sans être connues.
C'est l'âge où, chez certains,
flamboie un génie qu'il faudra ensuite conquérir,
cultiver, travailler.
D'aucuns sont déjà poètes, prophètes,
danseurs, musiciens, écrivains, à douze ans.

Contemplons Jésus à douze ans.
Contemplons-le attentivement
dans cette scène surprenante où il fait souffrir ses parents.
Il les a délaissés consciemment, sans les avertir.
Il s'est assis dans un autre cercle que celui du foyer.
Il leur signifie que son lieu est ailleurs
- «*chez mon Père*», leur dit-il -.
Il échappe.
Il existe par lui-même.
Il décide.
Il se possède déjà.
Sans révolte, sans rejet, il se situe à sa place,
reconfigurant ainsi le jeu des relations familiales.
Jésus à douze ans est pédagogue de ses parents,
tout en restant pleinement leur enfant :
«*Il descendit avec eux pour rentrer à Nazareth,*
et il leur était soumis.»
L'éblouissante intelligence
qui lui fait accueillir et goûter la sagesse divine à Jérusalem,
dans le haut cénacle des docteurs de la Loi,
lui fait choisir la descente, l'obscurité, l'obéissance,
l'enfouissement de l'atelier de Nazareth

dont le nom ne figure nulle part dans l'Écriture.
Là, il développera ses racines d'humanité,
les plongera longtemps, profond, dans l'épaisseur opaque et lourde -mais nourricière-
des jours paisibles et ordinaires.
Jours si simples, jours anonymes et plats
au long desquels, par lesquels il «*grandira en sagesse,*
en taille et en grâce sous le regard de Dieu et des hommes».

Douleur et paix.
Angoisse et confiance.
Incompréhension et fidélité.
Les «*parents de Jésus*», quant à eux, ont vécu un séisme.
Leur enfant les déchire, les dépouille, les déconcerte,
mais aussi il les comble.
«*Vois comme nous avons souffert, ton père et moi !*»
Ils sont déjà, mais doivent devenir toujours plus
contemplatifs et serviteurs.
Serviteurs de la volonté de Dieu,
qu'ils ont épousé autant qu'ils se sont épousés.
Une volonté qui les subvertit, les laisse pantois :
«*Pourquoi nous as-tu fait cela ?*»
Un enfant dont on s'aperçoit tout à coup,
dans l'angoisse de la perte, qu'il recèle un mystère trop grand :
«*Ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait*.»
Serviteurs et contemplatifs.
Contemplatifs de la présence de Dieu, l'Insaisissable,
dans cet enfant inaccessible,
fruit corporel - ils s'en souviennent - de leur virginité.
L'enfant perdu et retrouvé
ne leur rappelle-t-il pas qu'il est reçu de Dieu ?
Leur part de service, leur contribution noble et irremplaçable,
leur mission irrévocable
n'est-elle pas essentiellement dans leur virginale nuptialité ?
Car ils sont d'abord et doivent surtout être époux.
Joseph et Marie ne sont pas les figurants
d'un drame où ils jouent les utilités,
par convenance, dans une union de façade.
Ils sont plus que les vertueux collaborateurs d'un Dieu
qui les aurait instrumentalisés, pour la bonne cause,
avec leur consentement,
dans une sorte de mariage blanc.
Leur communion sponsale est le seul lieu,
«lieu théologique» pourrait-on dire,
où Dieu pouvait humainement subsister.
Car le Pur ne peut être que dans la Pureté.

Mystérieuse et ineffable grandeur
de cette nuptialité de Joseph et Marie.
Elle est bien «l'*épouse d'un homme appelé Joseph,*
de la maison de David».

Il a «*pris chez lui Marie, [son] épouse*».
Chacun d'eux isolément est une créature humaine,
participant du monde comme toute créature par un corps,
et de Dieu par l'esprit.
Mais leur alliance nuptiale introduit dans le monde
une réalité plus grande que le monde,
à l'image et à la ressemblance du Créateur en son mystère :
une communion des personnes
par le libre choix spirituel des volontés
traduite en communauté de vie stable et féconde.

L'incarnation du Fils de Dieu
n'est pas une dérogation aux lois de la nature
par la miraculeuse fécondation d'une femme vierge
qui n'aurait fait que prêter son ventre
à un divin prestidigitateur.
L'incarnation est le respectueux couronnement par Dieu
de la loi spirituelle de sa création,
comme un pur don de sa grâce,
dans un débordement de miséricorde.
Joseph et Marie, en effet, par «*l'obéissance de la foi*»
soutenue par la grâce divine de justice de l'un
et la divine plénitude de grâce de l'autre,
atteignent à une perfection spirituelle dans l'union sponsale
- à laquelle contribue le «*sacrifice spirituel*» permanent
de leur chasteté -
où Dieu peut exprimer suprêmement
ce qui était son intention créatrice sur le couple humain
créé à son «*image et comme sa ressemblance*»:
«*Soyez féconds*».
C'était que le «*Verbe,*
expression de son être, effigie de sa substance»
s'imprime dans la chair pour transfigurer la chair
devenue aveugle et muette par le péché,
afin de lui rendre la parole et la vision.
Ainsi, «*toute chair verra le salut de Dieu*»
afin que «*toute chair bénisse son saint Nom*».
Depuis que le Verbe s'est fait chair, la chair parle de Dieu.

✹

La Sainte Famille, ainsi, est d'abord une réalité spirituelle
- c'est-à-dire issue de l'Esprit Saint -
et mystique - où Dieu rejoint l'expérience humaine -,
bien plus qu'un modèle moral.
Joseph et Marie,
par une sorte d'immolation d'eux-mêmes vécue selon la grâce,
se sont librement livrés
comme coopérateurs de l'insondable dessein de Dieu.
Ne cherchons pas dans l'Évangile, pour nos familles,
ce qui ne s'y trouve pas :
il n'y a pas de mode d'emploi de la vie conjugale,

aucun traité d'éducation.
Mais il y a dans l'Évangile la présence exemplaire,
en Joseph et Marie, d'un mystère oblatif vécu conjugalement :
leur communion d'époux offerte sans réserve à Dieu
comme l'espace où il puisse réaliser
son dessein amoureux et rédempteur.
Et il y a encore dans l'Évangile, pour chacun de nous,
le dynamisme d'un appel à la conversion des cœurs,
l'élan d'un chemin de vie dans l'Esprit,
la puissance transformante de la Parole de Dieu,
pleine d'autorité et de sagesse,
qui sanctifie nos vies.

Ainsi le mariage vécu dans la grâce du Christ
peut acheminer les époux vers son but :
la communion des personnes dans la sainteté («*une seule chair*»).
Le mariage chrétien appelle un dépassement progressif
de la part toujours possible de narcissisme
présente dans le sentiment amoureux,
au profit d'un épanouissement spirituel :
l'épanouissement de la relation filiale
de chacun des époux envers le Père.
L'être filial est l'être nuptial.
Le Christ, Fils Éternel, n'est-il pas l'Époux Sauveur ?
La Vierge, parfaite créature fille de Dieu,
n'est-elle pas la figure de l'Épouse-Église ?
Devenir fils et fille de Dieu
pour devenir époux et épouse selon Dieu.
C'est l'œuvre de l'Esprit dans nos vies,
fruit du salut offert en Jésus-Christ.
L'amour doit être sauvé.
Le cœur de pierre doit être enlevé.
Un coeur nouveau, coeur de chair,
doit être façonné pour y recevoir la vie de l'Esprit.

© FMJ – Tous droits réservés.